

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

MARCEL JOUANDEAU	Journalier
MARCEL MOREAU	Quinte
JEAN CASSOU	Vœu de Richesse
JEAN-PHILIPPE SALABREUIL	Là Liberté des Feuilles
GEORGES POULET	L'Espace proustien 11
MARCEL ARLAND	Sur une Éducation sentimentale (fin)

CHRONIQUES

Charles de Brosses, par RÔGER JUDRIN
Un Film dans la Tête, par CLAUDE OLLIER
Les Clés de la Révolution, par BERNARD FAY
Art et Aliénation 11, par JEAN REVOL

NOTES

par R. ABIRACHED, R. ANDRÉ, D. AURY, M. DEGUY, J. GUÉRIN,
 H. HELL, R. JUDRIN, J.-J. LÉVÊQUE, CL. ROY, J.-PH. SALA-
 BREUIL, W. DE SPENS, G. VINCENT

Littérature et Essais. — *Les Écrivains de Port-Royal*, de Maurice
 Catel. — *Écrits et Discours politiques*, d'Alexis de Tocqueville. — *Sous
 Bénédicte d'Inventaire*, de Marguerite Yourcenar. — *Cette Vie m'aime*, de
 Stephen Jourdain.

Le Roman. — *Les Colonnnes du Temple*, de Marcel Schneider. — *Ciel
 et Terre*, de Leon Böpp. — *Les Chemins détournés*, de Jean Clair.

Lettres Étrangères. — *Peindre c'est aimer à nouveau; Aller et Retour
 New York*, de Henry Miller. — *Les Miroirs dans le Jardin*, d'Anaïs Nin.

Les Spectacles. — *Le Roi se meurt*, d'Eugène Ionesco. — *L'École des
 Femmes*, de Molière.

Les Arts. — *Le « Blaue Reiter »*.

Lectures et Spectacles.

Les Revues, les Journaux.

LE TEMPS COMME IL PASSE

ANDRÉ BAY : *Lettre à Alice*
 ANDRÉ DHÔTEL : *Merveilleux Épisodes*
 JÉRÔME PEIGNOT : *Notes de Bord*

LE MOIS

par JACQUES BERNE, ROGER GILBERT-LECOMTE, ROGER JUDRIN,
 GEORGES PERROS,

TÊXTES

Dialogue de Salomon et de Marculfe,
 traduit par Roger Dadoun et Aldo Vitale

nrf

SOMMAIRE

MARCEL JOUHANDEAU.....	Journaliers XIV.....	197
MARCEL MOREAU	Quinte	210
JEAN CASSOU	Vœu de Richesse	225
JEAN-PHILIPPE SALABREUIL	La Liberté des Feuilles	235
GEORGES POULET	L'Espace proustien II	243
MARCEL ARLAND	Sur une Éducation sentimentale (fin)	265

— CHRONIQUES —

ROGER JUDRIN.....	Charles de Brosses I	295
BERNARD FAY	Les Clés de la Révolution I	308
CLAUDE OLLIER	Un Film dans la Tête	318
JEAN REVOL	Art et Aliénation II	324

— NOTES —

Littérature et Essais. — <i>Les Écrivains de Port-Royal</i> , de Maurice Catel (par Roger Judrin). — <i>Écrits et Discours politiques</i> , d'Alexis de Tocqueville (par Robert Abirached). — <i>Sous Bénédicte d'Inventaire</i> , de Marguerite Yourcenar (par Willy de Spens). — <i>Cette Vie m'aime</i> , de Stephen Jourdain (par Michel Deguy)	334
Le Roman. — <i>Les Colonnes du Temple</i> , de Marcel Schneider (par Henri Hell). — <i>Ciel et Terre</i> , de Léon Bopp (par Willy de Spens). — <i>Les Chemins détournés</i> de Jean Clair (par Robert André).....	340
Lettres Étrangères. — <i>Peindre, c'est aimer à nouveau; Aller et Retour New-York</i> , de Henry Miller (par Robert Abirached). — <i>Les Miroirs dans le Jardin</i> , d'Anaïs Nin (par Dominique Aury)	344
Les Spectacles. — <i>Le Roi se meurt</i> , d'Eugène Ionesco (par Claude Roy). — <i>L'École des Femmes</i> , de Molière (par Claude Roy)	348
Les Arts. — <i>Le « Blaue Reiter »</i> (par Jean-Philippe Salabreuil)	351
Lectures et Spectacles	353
Les Revues, les Journaux	356

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

ANDRÉ DHOTEL	Merveilleux Épisodes	360
ANDRÉ BAY	Lettre à Alice	366
JÉRÔME PEIGNOT	Notes de Bord	370

— LE MOIS —

par Jacques Berne, Roger Gilbert-Lecomte, Roger Judrin, Georges Perros.....	375
---	------------

— TEXTES —

Dialogue de Salomon et de Marculfe, traduit par Roger Dadoun et Aldo Vitale ...	381
---	------------

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JOURNALIERS

XIV

QUE TOUT N'EST QU'ALLUSION
À L'ON NE SAIT QUOI D'ÉTERNEL

1^{er} janvier 1960

Je me demande si j'aime tellement la musique. Le choc est merveilleux parfois, mais mon attention s'use vite. Je veux dire que mon tympan, d'abord surpris, alerté, étonné, se lasse au bout de quelques mesures, de la même manière que ma rétine en présence d'un coucher de soleil. On n'est ébloui qu'un instant. Est-ce l'accommodation qui me dérobe si vite mon plaisir?

Il y a dans l'Opéra un ridicule qui ne m'a jamais échappé. Les symphonies me semblent trop souvent un vain bavardage. Il me répugne de prêter l'oreille à des sons inarticulés, à la suite d'un langage dont le message est interchangeable selon mon humeur. Seule, la musique religieuse me semble justifiée. Elle répond merveilleusement aux mystères qu'elle célèbre. Elle est la forme la plus adéquate à la prière, parce qu'elle se confond avec elle, parce qu'elle touche à l'ineffable que nous cherchons en vain à exprimer par des mots.

De là le trouble que j'éprouve — oh ! très rarement — à l'audition de certaines harmonies qui me font considérer la musique avec respect, comme reliée au sacré et déplorer l'abus qu'on en fait aujourd'hui, comme une profanation.

Par exemple, le commencement du *Sanctus* de la *Missa brevis* de Mozart me jette dans un état voisin de l'extase qui ne se prolonge pas au-delà de la dixième mesure et c'est en observant ce que j'éprouve au passage de cette pluie de sons d'une qualité exquise que j'ai compris l'importance de l'interprétation. Selon que celui qui dirige l'orchestre est ou non inspiré, l'effet n'est pas seulement différent, mais nul ou irrésistible.

Mon musicien est Mozart qui sait tour à tour être aussi joyeux que grave, comme l'église de mon âme est celle baroque, dite « la Prairie », *die Wies*, qui a été construite de son temps et s'élève au milieu des bois et des montagnes près d'Oberammergau, telle une hymne d'allégresse qui s'élève à partir de la douleur du Christ jusqu'à la Porte d'Or sur laquelle se referme la voûte où il est écrit : au-delà il n'y a plus de temps.

Bach, bien sûr, en particulier dans le *Gloria* de la *Messe en si* ; c'est là que la Terre semble toucher de plus près le Ciel, comme à leur point de jonction et que l'on apprend de la gloire qu'elle est déchirante, le cri de la trompette qu'elle embouche en est le symbole.

L'*In paradisum* de Fauré à la fin du *Requiem* m'apaise d'une autre manière. La variation du leitmotiv s'y développe sur un fond d'arpèges, dirai-je monotone ou immuable, qui fait songer à l'Océan survolé par le balancement d'une mouette.

*

A ce propos, je ne puis pas ne pas évoquer un garçon plus distingué que tous ceux qui partageaient avec lui les cours de rhétorique supérieure au lycée Henri IV

durant l'année 1907-1908. Je ne l'ai pas fréquenté. Il était distant, presque toujours seul, et s'appelait Chagnac. Ce qui est curieux, aucun de mes camarades d'alors n'a laissé une empreinte plus nette et ineffaçable en moi, où je le retrouve plus vivant qu'aucun de ceux qui à l'époque furent mes amis intimes. Pas seulement le timbre de sa voix, le contour de son visage, la couleur de sa peau, le poids de son regard, jusqu'à son vêtement, tout ce qui le concerne demeure inaltérable dans ma mémoire comme la momie de Thaïs au Musée de l'Homme, ou un personnage du musée Grévin. A noter que je ne l'aimais pas, qu'il m'était plutôt antipathique. Je ne crois pas qu'il se soit de son côté jamais aperçu de mon existence. Il s'agit d'autre chose, d'une sorte de prestige sans rapport avec rien d'habituel. Il lisait le grec à livre ouvert, éblouissant nos professeurs par l'étendue, l'universalité de ses connaissances. Beau, glacial, il semblait imbu d'une sensualité pesante, qu'un excès d'intelligence refoulait. Que ne serait-il pas devenu si la guerre de 1914 ne l'avait fauché? Eh bien! ce jeune homme extraordinaire était rétif à la magie des sons. Il ne trouvait rien de plus vulgaire que la musique, de plus barbare que nos concerts. Wagner le faisait grincer des dents. Il fuyait tous les endroits où sévissait un orchestre, comme une offense à la raison et personne certes n'était moins suspect d'affectation que lui.

La dodécaphonie, à la mode aujourd'hui, m'inspire à peu près la même répugnance qu'à Chagnac nos gammes désuètes. Toute mélodie et tout rythme bannis, je pense qu'il s'agit là d'un article de snobisme ou de vagissements à l'usage des fous.

*

Je songe à la mort, j'essaie de songer à la mort, sans qu'elle prenne un aspect repoussant. Je m'habitue à elle, comme à une perspective naturelle, qui ne présente

à l'imagination rien d'insupportable, de tellement déconcertant. Il s'agit d'en apprivoiser peu à peu l'idée, de ne pas s'effaroucher, comme certains oiseaux à l'approche des ténèbres, de prendre de temps en temps les mesures de sa tombe, comme on fait son lit le matin. Il y a si peu de marge entre l'aurore et le crépuscule et l'une et l'autre sont imprescriptibles.

Il faut reconnaître que ce genre d'exercice n'est pas facile également pour tout le monde. Je me souviens d'êtres que j'ai connus, si exclusivement pris par la vie, l'âme engagée à ce point dans les réalités matérielles, si uniquement sensibles à l'intérêt immédiat qu'on ne les en imagine pas dépris, mais comme arrachés. La mort à leurs yeux ne peut ressembler qu'à une sorte d'injure, à un affront qu'ils subissent impatiemment, comme s'ils disaient à Dieu : « Me faire ça à moi ! »

Mon père dans sa vieillesse, à mesure que sa fin approchait, avait de ces indignations. J'essaie de ne pas être du nombre de ceux pour qui il est violent de mourir.

Maurice Chevalier est venu me voir hier. Il y a là quelque chose de si imprévu qu'on ne peut s'empêcher de sourire. Nous avons à peu près le même âge et nos existences ont beau n'avoir aucun point commun, il m'a dit : « J'ai voulu vous remercier de la façon gracieuse de quitter le monde que vous nous proposez, mieux, dont vous nous donnez l'exemple. »

*

« Sur la Terre comme au Ciel. »

Les deux aspects du monde. La Terre et le Ciel sont en nous. L'Univers de la Nature est tout entier représenté dans notre corps et l'Univers de la Grâce dans l'âme. Ici le temps et l'espace, et là l'infini et l'éternel. Il s'agit de ne méconnaître ni l'un ni l'autre des dons qui nous ont été faits en naissant, d'exalter celui qui

est le meilleur et impérissable, à mesure que l'autre nous est retiré, nous échappe nécessairement.

L'immortalité doit ressembler à l'insomnie, mais à une insomnie qui n'aurait plus rien de commun avec cette présence obsédante de soi à soi-même, dont on souhaite d'être délivré un instant, pour entrer dans le repos. L'immortalité n'est soumise à aucune fatigue, ne connaît plus de lassitude.

*

Céline se conduit avec moi à peu près comme une jeune maîtresse avec un vieil amant. Tout en exigeant de ma part toutes les largesses, ce n'est que dans de rares occasions que tout d'un coup, saisie par la reconnaissance, elle m'étouffe de baisers et, bien sûr, je ne règle pas mes générosités sur l'économie de ses élans.

Elle traite sa mère, au contraire, comme une vieille maîtresse un jeune amant, employant presque tout l'argent que je lui donne à combler de cadeaux qui la gruge avec indifférence. Et ma Céline ruinée de revenir faire son plein auprès de moi, comme si ce jeu de vases communicants était naturel.

*

On m'a demandé de préfacer les *Poèmes libres* de Verlaine. J'ai voulu les relire, mais je m'en suis tenu à deux et j'ai refusé de m'y intéresser. On me dira : « Vous n'êtes pas toujours aussi bégueule. Par exemple, vous venez d'émettre un disque... » — Les deux récits un peu « libres » que j'y débite n'ont d'intérêt pour moi que parce qu'ils sont des traits de mœurs et qu'ils évitent l'obscénité. Chaque fois que je me suis aventuré dans l'érotisme, ce fut pour y introduire un peu de noblesse. On y parvient presque, en refusant seulement

de désigner certaines choses par leur nom, quand le mot est grossier, mais je ne me suis pas contenté de cet exorcisme négatif, j'ai tenté d'élever nos débats physiologiques à la hauteur d'une mythologie sacrée.

*

Je me suis amusé aujourd'hui à examiner tous les visages que j'ai rencontrés : de la monnaie de singe pour un dieu.

*

Tout le temps qu'on ne vous prend et qu'on ne se prend pas pour rien, il reste quelque chose à faire pour être simple.

*

Certains visages sont une fête. Transparents, ils laissent passer l'âme. Opacité de la plupart.

*

Toute ma vie, j'ai aspiré à vivre davantage. La vie est l'exercice du bonheur parfait, qu'il ne s'agit pas seulement de ressentir, mais de répandre, comme une sorte de rayonnement.

*

A peine avons-nous déploré au cours d'un festin que la plupart des êtres perdent leur virginité lamentablement, un jeune homme comme inspiré s'est écrié : « Oui, ce rêve, commencé dès le sein de la mère, hante notre jeunesse qui dure plus que la vie et il se résout en un instant. Ah ! qu'ils sont heureux, ceux qui n'ont pas manqué cet acte où l'être s'épanouit et dont toute la suite de l'existence dépend, déçue ou émerveillée. »

De cette improvisation je retiens surtout : « Notre jeunesse qui dure plus que la vie. » Vue juste et sublime. Jeune, en effet, on ne mesure pas la durée, on ignore le temps. Pour en juger, nous manquons de point de repère. La mort est si loin. Il semble à chaque adolescent, à son tour, qu'elle n'est pas faite pour lui, qu'elle l'exceptera. Longtemps, tous, nous avons commencé par nous croire, non seulement immortels, éternels. Ce n'est qu'après maintes constatations irréfutables que nous nous rangeons malgré nous sous la loi qui nous condamne à mourir et à partir du jour où cette conviction est faite, où cette évidence terrible nous atteint plus rien n'est pareil, plus rien n'existe au même titre, tout devient caduc, nos jours comme empoisonnés à leur source. La suite ne compte plus, n'est plus qu'un reflet. La vie n'a de durée véritable qu'aussi longtemps que nous sommes jeunes, parce que jeunes nous ne savons pas qu'elle passe, qu'elle passe aussi vite.

*

Au cimetière de Guéret, de grand matin, penché sur la pierre de granit qui recouvre les corps de tous les miens, j'admirai longuement la beauté des lichens, des moisissures qui la revêtent d'une robe de taches vivantes de tous les verts, de tous les cuivres et de tous les blancs, plus émouvante que si elle fût restée intacte : « Ainsi, me dis-je, serions-nous insignifiants nous-mêmes, si quelque chose en secret ne nous rongait. »

*

Retrouvé sur les croix des noms qui firent surgir tout un monde, celui de ma jeunesse : M^{me} Eck, M. Pâquignon, les Badouaille, M^{me} Rohrer l'aveugle, M^{me} Viols. Que de portraits je n'ai pas faits ! Mais tout ce peuple

de mannequins conasses ou cocasses, aujourd'hui démantibulés, ne cessent de m'accompagner, comme les figurants du Drame qui n'a pas encore tout à fait fini d'être le mien.

*

J'ai rencontré près du jardin de la Préfecture M^{lle} H... qui m'a bien aimé dans ma jeunesse. Comme, dès que je l'aperçus de loin, je m'avançais vers elle pour lui tendre la main, elle m'a toisé, en s'écartant avec dignité, le regard implacable, juste comme il fallait pour me faire pressentir ce que sera la réprobation éternelle. Je demandais ce que j'avais bien pu faire qui m'avait perdu à ses yeux, quand on me rappela une page sans intérêt où j'avais fait une allusion désobligeante à l'égard de quelqu'un des siens, disparu depuis.

*

Si mes livres m'ont gagné des amis jusqu'au bout du monde, je ne me console pas qu'ils m'aient fait perdre la sympathie de ceux qui entouraient mon berceau et qui enchantèrent ma jeunesse. Les blessures que j'ai faites à leur amour-propre sont inguérissables. Elles s'enveniment au moindre souffle et jamais ne se cicatriseront.

*

Je suis venu à Guéret, pour vendre en viager ma maison natale. Rien ne s'accomplit de cet ordre, sans émouvoir les ombres. L'affaire très bien préparée a pu être réglée en quelques heures et par un singulier concours de circonstances nous avons été invités, Élise et moi, à dîner, à quelques kilomètres de Chaminadour,

dans le château de Cher-du-Prat, où se sont déroulés les événements qui m'ont permis d'écrire les *Funérailles d'Adonis*. On devine mon émoi, à retrouver mes propres brisées dans le parc, où il y a presque un demi-siècle j'avais visité à la nuit tombante l'étrange baron Taillefer.

L'amabilité de nos hôtes, l'étincelante conversation des jeunes gens qui m'entouraient ne parvenaient pas à me distraire de la fascination qu'exerçaient sur moi les silhouettes de ceux qui avaient gravi tel escalier, qui s'étaient chaque soir endormis et réveillés le matin dans les chambres que je parcourais sur la pointe des pieds avec un respect voisin de la terreur. Dans la salle à manger, par instant, l'actualité s'effaçait pour me restituer tour à tour les deux couples qui s'y étaient succédé dans un tête-à-tête tour à tour idyllique et tragique.

*

Ce que j'ai sans doute voulu prouver à mes dépens et avec les moyens du bord, en écrivant mes contes, c'est que l'Hellade, toutes proportions gardées, n'est pas seule à avoir nourri des familles monstrueuses, Atrides et Labdacides. Il en sévit dans la moindre de nos sous-préfectures, à qui il n'a manqué pour être célèbres que d'être royales et d'avoir trouvé un poète capable de les immortaliser.

*

Au retour dans le train où s'entassaient des inconnus, je m'émerveillais de leurs secrets que je humais. Ils me semblaient tous incompris, incompréhensibles, en même temps que fusait ça et là dans un geste ou un regard je ne sais quoi qui dénonçait leurs préoccupations.

Deux parachutistes isolés appartenait à un univers à part. On sentait que personne autour d'eux ne s'intéressait aux champs de bataille qu'ils avaient quittés la veille ou rallieraient le lendemain. Les dangers qu'ils venaient de courir, la mort qui peut-être les attendait imminente les regardaient seuls. Ils n'en paraissaient pas davantage affectés. La fatalité et la jeunesse s'entendent si bien, inaptés l'une et l'autre au moindre calcul; on les dirait de connivence, pour narguer notre indifférence, à force de détachement.

Par-dessus leur tête, je vis défiler le cimetière comme un village barbare, où ne subsistent intactes longtemps que les sépultures couchées, tout ce qui s'élève un peu au-dessus du sol vite renversé par le vent, nivelé par le temps. Rien de plus précaire que l'orgueil de la Croix qu'une invisible main ramène à l'humilité dont elle oublie trop souvent qu'elle est le signe.

Puis, dans les faubourgs et la campagne qui avoisinent la ville, je reconnaissais au passage les ruines de maisons sur lesquelles mes yeux d'enfant s'étaient posés florissantes.

Mais tout cela bien vite le céda à la curiosité que m'inspirait un voyageur solitaire, une espèce de jeune clochard en loques, qui parlait seul dans son coin, un fou sans doute, d'une beauté à ravir les Anges, tout près du Baptiste de Donatello. Son visage pâle disparaissait à demi sous les grappes noires de ses cheveux trop longs, l'œil brillant d'une ardeur cruelle, comme s'il avait rêvé de tuer tout le monde et tout d'un coup, d'un bond il se leva, parcourut la micheline de bout en bout, à la recherche dans les cendriers de débris de tabac qu'il enroulait dans du papier de journal et portait à ses lèvres, sans réussir à tirer une bouffée.

*

Hier soir, après ce voyage éclair à Guéret, où nous ne sommes pas restés vingt-quatre heures, une sorte de dégoût universel. Quand vos yeux tout le long du jour se sont posés avec horreur sur tant d'horizons étriés, de visages au-dessous du médiocre, quand l'oreille a été indéfiniment saturée de bruits déchirants et de sottises, on ne songe qu'à se retirer, mais si loin, si loin qu'il n'y ait plus aucune chance de revenir sur nos pas à la même abjection. Me dire que ce qui semble alors un cauchemar peut faire place d'une minute à l'autre à un rêve séduisant.

*

En me réveillant ce matin, comme je songe à la cascade de morts tragiques dont nous venons d'être les témoins, la vie me semble n'être qu'une allusion à autre chose, à je ne sais quoi d'éternel.

*

Quand on est si loin de tout que rien ne ressemble davantage à l'agonie (et mettons que ce soit vraiment le moment de l'agonie), il me semble que le comble de la courtoisie c'est, ce serait de rebrousser chemin un moment, comme si de rien n'était, pour prêter l'oreille à une question, si importune et indiscreète soit-elle et y répondre, en souriant. Mourir ne regarde que soi et l'on meurt sans cesse.

*

Pour garder sa sérénité, sans manquer à la justice, ne se rendre d'emblée à aucune des évidences tenues pour telles par l'opinion, dont la monnaie courante est une admiration ou un mépris aussi injustifiés, celle-ci que celui-là et souvent réversibles.

*

Il est des rencontres inoubliables, celles de certains passants pathétiques, dont on ne reverra jamais la face, dont on perd la trace, à peine les a-t-on aperçus, celle de ce clochard par exemple qui monte dans le même train que vous à Chaminadour et descend à Saint-Sébastien, pourquoi à Saint-Sébastien? Saint-Sébastien! Il y avait en lui je ne sais quoi d'un Saint-Sébastien percé de flèches, quelque chose d'Hamlet, de Lorenzaccio, de Lafcadio, de Caligula. Grand comme on représente les dieux en majesté, pâle d'une pâleur d'ivoire où toute la lumière du jour semblait se retirer, pour vous éblouir. Pauvre comme pain sec mais peut-être hostie consacrée. Ses cheveux noirs, sans cesse rejetés d'un mouvement altier de la tête et retombant pour le dérober à l'indiscrétion de mon regard, ses yeux chargés d'éclairs, de passion et de mépris! Je le revois toujours, comme s'il était devant moi et sa poitrine blafarde à travers le linge déchiré, ses longues mains de prince déchu, le genou qui perçait, blessure exsangue à l'endroit où le pantalon raidi se changeait en deux bottes de boue. Impression tout d'un coup de déjà vu. Non, ce n'est pas une gravure de Dürer qu'il me rappelle, c'est une vision que j'ai eue, le soir de l'Assomption dernière, à Saint-Honoré-d'Eylau, pendant les vêpres.

On regrette de n'être pas libre assez pour suivre cette sorte de gens, leur dérober leur secret. Ce ne sont que feux follets, à moins qu'ils ne soient le Seigneur Lui-même en promenade au milieu de sa création décevante, plus désolé devant elle et démuné qu'elle. Si je rêve de Le consoler, est-ce impossible? Une telle jeunesse, une telle beauté tombée dans la misère et crottée! On regrette surtout de ne pas prendre sa place, de ne pas lui ressembler. On répudie tout ce qui nous distingue de ce qu'on révère. En adorant cette silhouette errante, c'est à la Sainteté qu'on aspire, c'est le confort où l'on

est installé qu'on réproûve, comme une figure d'iniquité. On veut se déprenre de soi, de ses vêtements, de son apparence et partir en quête du dénuement absolu, comme à la conquête du Ciel que nos habitudes nous cachent. Bias, franchissant nu les portes de Priène, François se dévêtant devant les juges d'Assise, c'est vous que j'ai reconnus dans le clochard de Saint-Sébastien. O ces météores, ces comètes de feu qui traversent de part en part notre obscurité, en l'éclairant. De Guéret à Saint-Sébastien, l'étrange voyage, sans signification, à moins que ce ne fût pour me troubler. Dieu, vous êtes notre inquiétude, Dieu, vous vous tenez aux confins du chant des Sirènes et de la Sérénité.

*

Il me semble de plus en plus vrai que l'Univers n'est que l'envers du Monde et que l'endroit est au dedans de chacun de nous.

*

Mon moment le meilleur, c'est le soir, quand, las d'une journée commencée très tôt, je suis étendu sur mon lit. Le monde rejeté derrière moi, sans autre société que celle de Dieu, abandonné au silence et aux ténèbres, je ne supporte pas l'existence comme un pis-aller, je goûte ma présence comme un bienfait.

(A suivre)

MARCEL JOUHANDEAU

QUINTE

Jeanne attendait Quinte. Il avait une faim de loup. Il trempait son doigt, comme un cuisinier, dans la nuit. Lorsqu'il arriva à hauteur du dernier monument de la rue, érigé là depuis la destruction du cimetière, il aperçut la lumière, qui était comme la photographie d'un rire jaune dans le ciel. C'était l'appartement, le plus triste appartement du monde. Il titubait, mais au lieu de tomber, il avait plutôt l'impression de se relever continuellement. Quand ils l'avaient loué, il sentait le linge à laver, et maintenant, il sentait le linge lavé, grâce à Jeanne. On dirait que le jour qui s'infiltré dans cet appartement, le plus triste du monde, est froissé, défraîchi, comme s'il avait dû se faire petit dans d'étroites canalisations, et que le jour, ici, a besoin d'être lavé. « Il faudrait... » pensa Quinte. Son idée ne se précisa point. Dépité, il se faufila dans des échafaudages où en écartant d'un geste une lanterne, il dispersa involontairement le contenu d'une boîte, des nichées d'écailles et de plâtres. Chez lui, il n'y a pas de beaux rideaux. Et les fenêtres sont placées à une telle hauteur que pour inspecter la rue dès qu'un bruit s'en exhale, il faut monter sur un escabeau, s'accrocher au châssis; pour tenir bon dans cette position, il faut vaincre des crampes de toutes sortes, et, en ce qui le concerne, des craquements sinistres du côté du rachis, c'est ça qui fait mal. Aussi

ne s'intéressent-ils plus à la rue... Ils se contentent, s'ils sont altérés d'extérieur, de contempler le paysage de l'arrière, avec sa grande variété de sous-vêtements suspendus, décousus par des rêves de viol peut-être (et parmi eux l'éternel mouchoir rouge d'un inconnu), avec ses marmailles en nage dans les cours sales. Impossible de bondir dehors, il faut apprivoiser l'asphyxie, le désenchantement. L'espace s'ordonne autour de soi comme autant d'allusions à l'espace. Et les jardins sont inaccessibles. Dans une motte de terre, chaque animalcule est un globe-trotter. Et la terrasse, ces rares mètres carrés de béton blanc jouissant du jour, ils ne semblent pas s'apercevoir qu'elle est manquante, que les autres en ont une. On vit dans un slogan sombre... « et tout le reste n'est que poésie », s'écria Quinte, en lui-même, lorsque la fenêtre éclairée eut disparu et qu'il se trouva devant la porte. Il jeta un coup d'œil derrière lui, il n'y avait rien, pourtant il sentait distinctement qu'on le retenait, le plumet doux des obscurités lui taquinait le cou, le ventre... et les hanches... d'un... souvenir. Et entre les jambes, la volée lente des glandes superbes dans le clocher moite et velu avide d'offices... Cela, c'était hier, dans la chambre. Il haussait les épaules, entraînait de toutes ses forces. Il avait l'impression qu'un iota de nuit lui demeurait sur le corps, un poil noir, il frissonnait, puis c'était de nouveau sa peau claire, son corps chez lui, comme happé par la minuterie. Il grimpa lourdement les vieilles marches décolorées où un métis, un beau dimanche, avait tué sa maîtresse d'un coup de pied au derrière, décolorées et vermoulues, les marches. Les marches et lui, cela faisait à la fois beaucoup de fatigue, et des plaintes mi-bois mi-chair résumées dans son ouïe par un tohu-bohu de consonnes, surtout des *r*, des *c*, et même les cédilles jouaient un certain rôle là-dedans. Ils troublaient si fort le silence de la maison qu'il sem-

blait n'y avoir de silence que là où ils étaient ensemble, les marches, sa vision du métier en colère, et lui. On ne trouble bien que ce qui est parfaitement calme. Car on eût dit que le bruit s'extirpait mieux nourri, mieux moulé hors du silence aggloméré là comme un dépotoir d'échos éteints de voix blanches, et que ce silence même *élançait* le bruit, le bruit s'élevait, acquérant des formes, des formes sveltes dans l'espace insonore, silencieux, qui gravitait autour de lui, pareil à un rêve de couturier aux pieds de son mannequin, ou à la coïte ivresse d'un amant pouilleux à genoux devant une comtesse nue. A mi-chemin, il s'arrêta pour disséquer du regard sa main posée sur la rampe, elle était longue et moite, bosselée, elle avait l'air d'un mascarón inachevé, ou raté, et quand elle bougeait, d'un crapaud pulvérulent, à cause des reflets gris verdâtre de la lumière encrassée. Il reconnut le cours de ses veines, serra fort l'appui dur et rond comme un os. Une odeur de viande grillée. Il pensa à un incendie dans un abattoir, ses narines étaient pleines d'impressions de fer, de sacrifice, de bûcher. Alors, il monta deux degrés à la fois, comme pour toucher là-haut un spectacle infernal. « Bonjour ». (Bonjour, mille fois bonjour, mille fois merde.) Ils s'embrassaient. C'était un manque d'air, rien que des *h* aspirés, un dernier souffle, ténacité zéro. Pas d'humectation non plus, ni de langue entre. Deux vieilles cicatrices s'étaient cognées puis repoussées de crainte de réveiller la blessure. Il lorgnait la table. C'est fou ce prosaïsme. Elle était garnie : pain qu'il imaginait sec, de la viande tordue, et un vin noir, anthraciteux, une chose impossible à boire, qui restait coincée dans la gorge. Il lança dans un coin sa serviette, qui s'affaissa. La pensée ailleurs, il s'enquit :

« Elle a été sage ?

— Oui, un peu mal aux dents. »

La chaise tournait. Il se sentait s'asseoir dessus. Tout le siège glissait dans sa chair, traversée par des serpents,

des couteaux, des ronces. Elle vint se placer en face de lui. Et ils commencèrent à manger.

« Tu maigris », lui dit-il lorsqu'elle se leva. Pourtant, le dos tourné, elle semblait gonfler, pousser des fruits énormes dans sa robe.

« Je sais. »

Elle se rassit, après avoir esquissé un pas de danse. Ses yeux surgirent devant lui, mi-clos au-dessus d'une orange accrochée à sa bouche qui ruisselait de jus et de larmes. Il se rembrunit. Elle se mit à le considérer, cherchant le mot, le sujet de conversation qui mettrait de la blondeur dans tout ça. Il recevait le plus gros de ses impressions de quelque chose de neuf dans son pain, dans sa viande, mais il pensait quand même à un visage de femme fouillant le sien, des mains dans une malle avant le grand voyage. Pour déterrer quoi? Il toussait, c'était capricant. Elle avait peut-être raison de vouloir parler, de vouloir l'entendre, après une douzaine d'heures de séparation. Mais il ne pouvait pas communiquer parce qu'il avait la bouche pleine, et le cœur, et l'âme aussi, sans doute, tandis que la séparation avait sur Jeanne un effet contraire, ça lui laissait beaucoup de souffle, peu d'appétit, de grandes dispositions à recevoir et à donner des idées, des mots. Des nouvelles. Le soir, lui seul était empli, esprit et membres, de toutes les choses du dehors au point de trouver qu'il en savait assez, qu'il était délicieux de se taire, enfin de s'immobiliser comme une bête recrue, repue, qui éprouve en elle sa dernière acquisition de vie. Le vent crispait la vitre dans son châssis. Il leva la tête, mais n'alla pas si haut. Il rencontrait sa femme, et elle était tout intense. Puis il ne la vit plus, et il parvint à ne rien penser d'elle. Pourtant elle continuait d'être intense. Il reconnaissait vaguement sa beauté, sa beauté directe, des flèches de charme tirées par d'infatigables archers. Sur le visage de Jeanne,

l'élucidation et le mystère règnent tour à tour. Rien ne s'y rattache à rien, tout est départ, arrivée. Le nez, la bouche, les yeux prospèrent dans la dysharmonie. Il y a là un ensemble de richesses mobiles qu'on ne peut admirer qu'une à une, dans l'entrebâillement de deux instants d'abîme. Parfois, passent de brefs tourments, qui s'y posent noirs comme des corbeaux, et qui s'envolent tout de suite, blancs ou bariolés. Cette expressivité est une volière, un port de mer excessif, cette tristesse c'est l'expressivité en grève, une paralysie, un effacement plus beaux que tout le reste. C'est un débit de beauté, les hommes entrent, boivent, s'enivrent, tous les hommes sont des matelots dans les yeux des femmes, quelles femmes? se dit Quinte.

Quinte songe : « Trois ans... ça fait trois ans... » Aujourd'hui, ils sont l'hébétude même, une sorte d'incrédulité les fait osciller lentement lorsqu'ils se trouvent face à face, rompue par le désir de l'un, qui le surprend lui-même, de tâtonner dans la part de l'autre qui lui revient, croit-il, bien qu'il la discerne mal, à travers une espèce de méat. Parfois, quand il la regarde, il a l'impression de la gratter, surréellement, et que va soudain apparaître un coin de sa vieille présence en elle. De temps en temps, elle semble attendre un phénomène, une lumière crue comme celle où ils s'étaient vus avant la nuit de noces, dans une chambre d'hôtel où il y avait des glaces. Elle se souvient : cette fois-là, son corps s'était senti toupie et mât de cocagne, des paroxysmes quoi, ils avaient poussé des cris, des cris poussés par l'éternité; qui poussait les cris? La résurrection de l'événement c'était une chimère, il ne fallait pas l'attendre mais périodiquement, l'imaginer, revenu, à la faveur de scènes d'amour qui ne sortaient pas de l'ordinaire. La vie conjugale, c'était, décidément, récupérer, rassembler des bribes, chaque jour, dans un effort de moins en moins gênant. Et il y avait l'âme de Jeanne. Ses

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a publié de février 1962 à février 1963 :

- Robert ANDRÉ** : L'Allée des Tilleuls (décembre 1962)
Marcel ARLAND : Lettre sur une Éducation sentimentale (janvier, février 1963)
Yves BERGER : Le Sud (octobre 1962)
Maurice BLANCHOT : L'Expérience-Limite (octobre 1962)
Georges BLIN : Maintiens (mars 1962)
Édith BOISSONNAS : En Deçà (août 1962)
Jorge-Luis BORGES : Reflets et Interpolations (mai 1962)
Michel BUTOR : Votre Faust (janvier, avril 1962)
Le Vestibule de Saint-Marc (octobre 1962)
Roger CAILLOIS : Remarques sur le Rêve (février 1962)
Jacques CHARDONNE : Marika (mars 1962)
Réfractions (janvier 1963)
E.-M. CIORAN : Le Sceptique et le Barbare (juin 1962)
Michel DEGUY : Très ailleurs très près (octobre 1962)
Noël DELVAUX : Le Centaure et la Vierge (mai 1962)
Jean DUTOURD : Histoire de Sébastien (janvier 1963)
Jean FOLLAIN : Proses (juin 1962)
Dominique FERNANDEZ : L'Aube (mars, avril 1962)
Jean GRENIER : Zikr et Zar (avril 1962)
Jean GROSJEAN : Les Clés de l'Hadès (février 1962)
Élégies mineures (novembre 1962)
Eugène GUILLEVIC : Les Alliés (mars 1962)
En Cause (janvier 1963)
Eugène IONESCO : Le Piéton de l'Air (février 1962)
Marcel JOUHANDEAU : Journaliers (mai, août et novembre 1962)
Pierre-Jean JOUVE : Moires (avril 1962)
Roger JUDRIN : Sextus et Sextus (août 1962)
Paul MORAND : La Chartreuse de Parme (février 1962)
Esquisses londonniennes (décembre 1962)
Claude OLLIER : La Foule à Times-Square (septembre 1962)
Brice PARAIN : Pourquoi parler (décembre 1962)
Jean PAULHAN : Énigmes de Perse (novembre 1962, janvier 1963)
André Pieyre de MANDIARGUES : Les Deux Vierges (juillet 1962)
Robert PINGET : L'Interview (décembre 1962)
Francis PONGE : A la Gloire de Fautrier (septembre 1962)
John Cowper POWYS : Shirley (juillet, août et septembre 1962)
Yves RÉGNIER : Les Tentatives (novembre 1962)
Jean-Pierre RICHARD : La Nausée de Céline (juillet, août 1962)
Jean ROUSSET : Le Roman par Lettres (mai, juin 1962)
SAINT-JOHN PERSE : Oiseaux (décembre 1962)
Jacques SERGUINE : Mano l'Archange (mai, juin et juillet 1962)
Claude SIMON : L'Attentat (mars 1962)
René de SOLIER : Peine perdue (mars, avril 1962)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

JACQUES BROUSSE : Lueurs entoptiques
ROLAND CAILLEUX : Histoire de Jenny
RENÉ CHAR : Poèmes
JEAN-PAUL DELAMOTTE : Les Relations
MIRCEA ELIADE : La Mémoire et l'Oubli
JEAN FOLLAIN : Le Temps au Collège
MICHEL FOUCAULD : Raymond Roussel
JEAN GROSJEAN : Élégie majeure
MAX JACOB : Lettres à Louis Vaillant
PIERRE-JEAN JOUVÉ : Poèmes
ROGER JUDRIN : Penthésilée
JACQUES MASUI : Gen-Rin-Kushu
HENRY MILLER : Écrire
PIERRE OSTER : Poème
JEAN PAULHAN : Énigmes de Perse (fin)
ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES : La Motocyclette
JEAN STAROBINSKI : L'Encre de la Mélancolie
JEAN-LOUP TRASSARD : Bêtes

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

*Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,20 F.*

*Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

*Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de
poste sont seuls retournés à leurs auteurs.*

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :		Étranger :	
6 mois.....	27,50 F	6 mois.....	31,25 F
1 an.....	50 F	1 an.....	57,50 F
Édition de luxe			
1 an.....	113,75 F	1 an.....	125 F

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue;

51, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.

Imp. Paul Dupont - Paris.

PUR FIL